

La lumière de la civilisation et l'obscurité primitive: "Le Docteur Claude", "Conscience" et "Justice" d'Hector Malot

梅澤, 礼
富山大学人文学部 : 准教授

<https://doi.org/10.15017/2556305>

出版情報 : Stella. 38, pp.105-115, 2019-12-18. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :

La lumière de la civilisation et l'obscurité primitive

— *Le Docteur Claude, Conscience* et *Justice* d'Hector Malot —

Aya UMEZAWA

Le côté social de l'œuvre d'Hector Malot a longtemps été ignoré, et ses romans sont souvent considérés comme étant destinés à un jeune public. Certes, ses œuvres sociales sont de plus en plus appréciées par les historiens, mais encore assez peu par les chercheurs en littérature¹⁾. Pour notre part, nous nous sommes penchée récemment sur «les romans d'asiles» de Malot, dont l'importance dans le champ historique avait été soulignée par les travaux d'Aude Fauvel dès en 2005²⁾ : c'est en 2018 que nous avons analysé la description littéraire de l'aliénation mentale chez Malot. Dans *Le Mari de Charlotte* (1874), un homme est considéré comme fou parce qu'il allume la lumière toute la nuit pour ne plus voir les hallucinations qui naissent avec l'obscurité. En fait, ce qu'il prenait pour des hallucinations apparues dans l'obscurité n'étaient autres que la réalité. Par cet enchevêtrement de lumière-folie et d'ombre-lucidité, Malot a décrit littéralement et littérairement le symptôme de «la folie lucide», oxymoron inventé par les psychiatres³⁾.

De même, *Le Docteur Claude* (1879), *Conscience* (1888) et *Justice* (1889), trois romans⁴⁾ dont Malot a puisé la matière dans l'affaire Couty de la Pommerais, un crime d'empoisonnement commis par un médecin cupide dont l'écrivain avait assisté à l'audience en 1864, n'ont pas suscité l'intérêt qu'ils méritent. C'est Ivan Kiriow, un autre historien, qui montre dans ces trois romans la présence de la notion d'atavisme, notion avec laquelle Malot s'est sans doute familiarisé par la lecture de *L'Homme primitif* de Louis Figuier paru en 1870⁵⁾. Cependant, la raison de cette présence scientifique au cœur de ces trois œuvres et les moyens employés par Malot pour l'y intégrer n'avaient jusqu'ici pas été étudiés.

Dans le présent article, nous voudrions examiner comment Malot a in-

tégré ses connaissances sur la primitivité dans *Le Docteur Claude* puis dans *Conscience* et *Justice* qui en est la suite. Le jeu de la lumière et de l'ombre, que nous avons dans une recherche précédente analysé comme étant caractéristique de la description des aliénés chez Malot, nous servira de clef pour apprécier cette fois sa description des criminels.

* * *

Le Docteur Claude

Le roman, publié quinze ans après l'exécution du docteur Pommerais, semble de prime abord avoir un titre assez significatif. Le héros, Claude, est talentueux mais pauvre. Il rencontre la jeune veuve Nathalie, et finit par nouer une liaison amoureuse avec elle. Cependant, il quitte Nathalie pour se marier avec sa cousine Véronique. Cette dernière commence à souffrir de vomissements et meurt peu après en laissant un énorme héritage à Claude. Puisqu'elle prenait de la digitaline prescrite par Claude, celui-ci est arrêté et condamné à mort, bien que la cause de son décès reste incertaine.

Dès le milieu du récit, Malot révèle qu'il s'agit bien d'un cas d'empoisonnement. Cependant, l'auteur véritable est Nathalie, torturée par la jalousie. C'est-à-dire que tant le mobile (la cupidité) que l'arme du crime (la digitaline) de l'affaire Couty de la Pommerais est sans rapport avec le roman : elle n'en structure pas l'intrigue et ne sert même pas à mettre le lecteur sur une première fausse piste. D'ailleurs, dans *Le Roman de mes romans* (1896) qui est pour ainsi dire une postface de ses œuvres, Malot déclare qu'il a dû attendre que l'image du criminel réel s'estompe pour présenter son *Docteur Claude*.

Puisque le docteur de la Pommerais n'est pas le modèle de son personnage, comment Malot peint-il sa criminelle fictive ? Kiriow relève dans le passage ci-dessous les signes de l'atavisme criminel qui structure le personnage de Nathalie⁶⁾ :

Claude, qui la [Nathalie] regardait maintenant en face, fut frappé de l'expression de férocité qui s'était imprimée sur son visage : à la voir ainsi, menaçante, prête à s'élançer, c'était à croire que cette femme, ordinairement si belle, avait, avec quelque bête féroce, une parenté lointaine, dont elle n'était pas encore complètement affranchie⁷⁾.

Ces signes sont ensuite développés de manière métaphorique dans le

passage suivant, qui la montre plongée dans la lecture d'un livre de toxicologie, son chat s'enroulant autour de son cou :

[...] puis, quand elle [la chatte noire] vit sa maîtresse assise, elle monta sur ses genoux et de là sur ses épaules, où elle se coucha, lui faisant autour du cou un gros collier noir qui se détachait sur la blancheur de la flanelle. Le tableau qu'au milieu d'une nuit silencieuse, et dans cette vaste pièce pleine d'ombres, qui, sous la lumière tremblante de la bougie, se jouaient à travers les squelettes et les animaux empaillés, présentait cette femme en blanc, au visage convulsé, penché sur son livre, et cette chatte noire, aux yeux verts qui semblait s'associer à sa recherche, avait quelque chose de fantastique. [*D*, 285-286]

Ces remarques faites par l'historien sur l'atavisme criminel de la propriétaire d'une chatte nous évoquent la fameuse théorie de Cesare Lombroso qui a aussi inspiré Émile Zola, contemporain de Malot⁸⁾. Lombroso, après avoir disserté longuement sur la criminalité des insectes et des animaux, analyse celle des sauvages, car « en ce qui concerne la sensibilité et les passions, le criminel s'en rapproche bien plus⁹⁾ ». Bien que, comme le souligne Kiriow, la théorie du criminologue italien ait été présentée en France après la publication du *Docteur Claude*, le caractère atavique criminel – ou sauvage, car Malot n'utilise pas le terme d'atavisme criminel dans ses trois romans que nous traitons – semble être primordial pour comprendre l'empoisonneuse Nathalie. En effet, elle n'use pas de la digitaline, découverte tout récemment et utilisée par le docteur de la Pommerais. Elle se tourne vers l'inée, un poison obtenu par les strophantes et inconnu des Européens, ce qui explique que l'expertise ne puisse éclairer la cause de mort de la victime. Ce poison lui a été rapporté par un ami de son mari qui l'a trouvé en Afrique centrale, chez les habitants anthropophages [*D*, 273].

Outre les éléments repérés par Kiriow, le texte de Malot contient d'autres éléments pointant vers l'étrange nature de Nathalie qui viennent appuyer ce rapprochement. Ainsi en va-t-il de la description de sa tenue lors de la première rencontre avec Claude :

Il [Claude] remarqua qu'elle [Nathalie] n'était plus en grand deuil ; pas de lourd voile de veuve, pas de chapeau de crêpe, pas de châle de laine, mais du jais dans la dentelle du chapeau, du jais autour des manches, du jais sur le corsage, du jais sur le manteau, du jais le long de la robe, de sorte qu'avec tout ce jais elle était chatoyante et éblouissante, comme si sa toilette avait été composée

d'écaillés de serpent ; cela produisait un effet bizarre qui attirait l'œil et troublait l'esprit. [D, 90]

D'après Figuiet, que Malot a lu soit en vue de la rédaction de son roman soit par simple curiosité, le jais était un bijou très prisé au paléolithique :

Certaines idées religieuses, ou superstitieuses, devaient être attachées à des pierres brillantes et à des fragments de minerais qu'on a recueillis dans plusieurs stations de ces peuplades primitives. [...] En d'autres lieux, on a rencontré des morceaux de jais, de fluorine violette, etc., percés au milieu, sans doute pour permettre de les suspendre au cou et aux oreilles¹⁰.

Tous ces passages montrent clairement que Malot a tiré profit des découvertes historiques et toxicologiques récentes afin de créer une œuvre à partir du canevas d'un crime réel. Il est en cela en phase avec son époque.

Or, dans notre article sur la folie dans les œuvres de Malot, nous avons montré qu'il ne se contentait pas de s'appuyer sur des documents médicaux, mais qu'il enrichissait son texte de ses propres images littéraires. Relisons donc à cette lumière la description de Nathalie et de son chat que nous avons citée plus haut. Elle lit un livre de toxicologie, vêtue d'une robe blanche, un chat noir autour de son cou. Il est possible d'interpréter cette image comme la simple métaphore du caractère inné, à la fois sauvage et noctambule, de la future criminelle. Toutefois, pour bien apprécier l'impression produite par ce portrait de Nathalie, il faut y confronter la description qu'en fait Malot lorsque lui vient l'idée du meurtre :

[...] si on avait pu l'observer, on aurait suivi sur son front et dans ses yeux les mouvements qui agitaient, qui bouleversaient son âme, féroces ou adoucis, mais le plus souvent féroces. [D, 276]

Alors seulement le portrait en noir et blanc de Nathalie apparaît devant nous sous un autre aspect et la métaphore est interprétée d'une nouvelle manière : l'intention meurtrière représentée par l'obscurité et l'animalité, intention qui était légale chez l'homme primitif, envahit peu à peu la conscience moderne que symbolise la blancheur éclairée par la bougie, tout comme la chatte noire vient assombrir de son corps la blancheur de la

robe et de la peau de Nathalie.

Pour parfaire l'intrigue, Nathalie se donne la mort en avalant elle aussi de l'inée dans le dessein de sauver la vie de Claude. L'affaire, qui commence par l'action d'un poison sauvage, finit avec ce même poison. Autrement dit, par son suicide, Nathalie recourt à une justice primitive et refuse l'intervention de la justice moderne.

Conscience et Justice

Si *Le Docteur Claude* emprunte le noyau du crime à l'affaire Couty de la Pommerais, *Conscience et Justice* en conservent le coupable — sous la figure du médecin cupide —, mais d'une manière plus subtile.

En effet, ce n'est pas la simple avidité qui pousse le héros Saniel au crime. Ne pouvant sommer ses patients pauvres de payer les honoraires, il demande de l'aide à un prêteur nommé Caffié, qui en retour lui donne une réponse malhonnête. Le ressentiment et l'aversion qu'il éprouve envers Caffié inspirent à Saniel l'idée du meurtre, de laquelle il se justifie avant d'en élaborer logiquement le plan¹¹⁾. Ici vient naturellement se superposer la figure du héros de *Crime et châtiment*, roman paru en Russie en 1866 et traduit en français en 1884, c'est-à-dire quatre ans avant la publication de *Conscience*. Toutefois, si l'on en croit les propos de Malot lui-même, il n'aurait eu connaissance du roman de Dostoïevski qu'après avoir construit le sien, et afin d'éviter tout malentendu, il en a même retardé la publication. L'influence de l'écrivain russe sur Malot n'étant pas le sujet de cet article¹²⁾, nous revenons à notre question centrale, celle de la primitivité du personnage criminel.

Kiriow retrouve, dans la description de l'apparence du héros, les expressions qui font penser au « criminel-né » ou à « l'atavique lombrosien »¹³⁾, telles que « la mâchoire osseuse » et « le vrai Gaulois » [C, 7]. Et dans les mots « lui ou moi » que le héros prononce lorsqu'un tiers est accusé injustement, Kiriow voit la loi du plus fort. Ceci nous semble une remarque d'autant plus légitime que ce « lui », qui n'est autre que le frère cadet de sa femme, va être condamné aux travaux forcés et transporté en Nouvelle-Calédonie, dont l'image à l'époque est celle d'un lieu marqué par la primitivité et l'animalité. À propos, dans *Justice*, œuvre qui peut être lue comme le tome II de *Conscience*, le faux coupable s'évade du bagne de Nouvelle-Calédonie pour récupérer sa citoyenneté, ce qui annonce le retour à la

primitivité de Saniel, le vrai criminel.

Prenons le temps d'analyser l'œuvre. Le héros Saniel, qui a déjà projeté l'assassinat du prêteur Caffié, reçoit un appel urgent et visite une femme pauvre enceinte. Il arrive cependant trop tard et doit renoncer à sauver la vie du bébé. En rentrant chez lui, Saniel met en balance la vie du bébé innocent et celle du sinistre individu. C'est à ce moment-là qu'il trouve un couteau dans l'obscurité, et décide de mettre son plan à l'exécution :

Mais dans les rues, retrouvant le silence et la solitude de la nuit, il se prit à réfléchir ; ainsi il n'avait pas hésité à tuer cet enfant, qui avait peut-être soixante ou quatre-vingts années de vie heureuse devant lui, et il s'arrêtait devant la mort de Caffié, qui n'avait plus qu'une misérable existence de quelques jours. [...]

Il marchait les yeux baissés ; à ce moment, sur la chaussée, devant lui, il aperçut un objet brillant sous le scintillement du gaz ; il s'en approcha : c'était un couteau de boucher, qu'un garçon allant à l'abattoir ou venant au marché avait perdu. [C, 97]

C'est la nuit que Saniel se décide à tuer Caffié, tout comme c'est dans l'obscurité que le héros exécute son projet : sachant que la portière de Caffié met beaucoup de temps à allumer les becs de gaz de chaque étage, il profite de ce temps pour passer à l'acte [C, 102].

Cependant, avant de tuer Caffié, Saniel est vu, à son insu, par une dame habitant en face du lieu de meurtre, dans la situation décrite par le passage ci-dessous :

Le soir de l'assassinat de Caffié, elle était dans cette même chambre, étendue sur ce même lit, devant cette même fenêtre, et, après avoir lu pendant toute la journée, elle réfléchissait et rêvait à son livre, en regardant vaguement dans la cour le soir qui descendait et déjà brouillait tout dans son ombre. Machinalement, elle avait fixé ses yeux sur la fenêtre du cabinet de Caffié qui lui faisait face ; tout à coup, elle vit un homme de grande taille, qu'elle prit pour un tapisier, s'approcher de cette fenêtre et tâcher de manœuvrer les rideaux; il n'y réussit pas; alors Caffié se leva, et, prenant la lampe, il vint l'éclairer, de telle sorte que la lumière tombait en plein sur le visage de ce tapisier. [C, 220]

C'est-à-dire que le vrai criminel, Saniel, éclairé par la lampe de la victime, a été vu par une dame que lui-même n'a pas pu voir. Il se retrouve donc dans une situation critique lorsqu'il doit se rendre au domicile de la dame

pour une consultation. Il s'efforce de trouver l'heure où la chambre de la dame ne serait ni claire ni sombre, pour la raison suivante :

Toute la journée il avait étudié le ciel, car pour le succès de sa combinaison il importait qu'il ne fût ni trop clair ni trop sombre : trop clair, parce que madame Dammauville pourrait le bien dévisager ; trop sombre, parce qu'on allumerait les lampes. Il devait se souvenir que c'était précisément sous la lumière d'une lampe qu'elle l'avait vu. [C, 295]

Même pendant la consultation, il prend garde à toujours se placer à contre-jour pour que la lumière n'éclaire pas son visage, avec une attention extraordinaire [C, 207]. Néanmoins, à la nuit tombée, la lumière de la lampe apportée par une servante vient remplir la chambre et enlève l'ombre à Saniel qui consacrait jusque-là toutes ses forces à éviter le soleil [C, 301]. Le visage de Saniel est alors reconnu par la dame qui a le courage de l'éclairer de front avec la lampe [C, 302]. Le criminel, que l'ombre avait gardé caché, est ainsi révélé par la lumière. Ajoutons cependant que la vérité se trouve vite recouverte par l'ombre, puisqu'à la suite de ce malheureux incident, la dame est tuée par Saniel en pleine nuit.

Ainsi, l'ombre et le crime ne font qu'un chez Malot, qui est en cela fidèle à l'imaginaire du XIX^e siècle. Cela est particulièrement manifeste dans la citation suivante :

[...] c'était la nuit qu'il avait résolu la mort de Caffié et le soir qu'il l'avait exécutée ; c'était le matin qu'il en avait abandonné l'idée, comme c'était le matin qu'il revenait sur la décision prise la veille de ne pas aller au secours de ce pauvre garçon. [C, 200]

C'est toujours la nuit que le héros conçoit le crime et néglige son beau-frère, pour s'en repentir en plein jour. La mémoire du crime, semblable à l'ombre, reste invisible le jour mais revient la nuit pour tourmenter Saniel, autrement gai la journée [C, 348]. Finalement, à cause des divagations du héros pendant son sommeil [C, 403], ses crimes sont révélés à sa femme qui, étant la sœur de l'homme injustement accusé, quitte la maison sans lui rien dire.

De même que l'anti-héroïne du *Docteur Claude*, le héros de *Conscience* se trouve écartelé entre l'ombre et la lumière, ou encore, entre le crime et

la conscience, dont il avait feint d'ignorer le poids avant de passer à l'acte. Surtout, le fait que la lumière est, dans *Conscience*, apportée non seulement par le soleil, mais aussi par le bec de gaz inventé avec l'avènement de la société moderne, nous semble assez significatif. Malot écrit ainsi dans *Roman de mes romans*, en se référant à Figuiier¹⁴, qu'il croit que le meurtre n'est considéré comme un crime que dans une société civilisée :

Combien dura cet âge, non de fer, mais de pierre, où l'homme fut pour l'homme un loup, plus qu'un loup, un homme, qui, sa terrible hache de silex à la main, tua pour manger ? Sans doute on le saura un jour. Mais enfin, si long qu'ait été cet espace de temps, il arriva un moment où, dans les premiers champs de blé cette férocité bestiale s'apaisa, et où peu à peu à l'homme se substitua l'humanité avec des droits que l'homme isolé ne pouvait pas avoir. Par cela seul que le meurtre n'est plus nécessaire, il change de caractère et devient crime ; [...] Affaire d'époque ; ce qui est crime aujourd'hui ne l'était pas hier¹⁵.

C'est à ces hommes pour qui le meurtre n'était pas un crime autrefois que la société moderne impose ce qu'elle appelle la conscience et la sanction de la justice¹⁶. C'est pour cela que Malot a éprouvé le besoin de faire du héros de *Conscience* et de *Justice* enfant d'un paysan « primitif¹⁷ ». Saniel peut donc être vu comme un homme primitif vivant dans la société moderne, société qui le soumet au châtement de la conscience qu'il n'approuvait naturellement pas de par sa primitivité.

Cela étant dit, nous voudrions souligner que ce criminel primitif diffère de ceux qui ont été décrits par Eugène Sue dans la première moitié du XIX^e siècle : ce feuilletoniste a représenté, à l'instar de Fenimore Cooper, les criminels comme des sauvages qui menaçaient la civilisation et devaient être poursuivis. Le criminel que Malot fait naître dans la dernière moitié du XIX^e siècle est, lui, un primitif qui est déjà dressé, apprivoisé par la société moderne. C'est pour cela qu'il finit par se perdre entre la lumière — celle de la conscience imposée — et l'ombre — celle où se niche le désir naturel —. Il apparaît donc clair maintenant que Malot tire parti de ses connaissances sur les origines de l'homme dans le but de dépeindre le conflit psychique des criminels de son temps.

À la fin de la série, dans *Justice*, cette société moderne accuse Saniel de deux meurtres qu'il n'a pas commis : il s'est en effet remarié avec une dame riche dont les deux enfants meurent à peu de temps d'intervalle de

typhoïde. Saniel n'ose pas se défendre, et en compensation des deux meurtres qu'il a réellement commis, il se rend « justice¹⁸⁾ » juste avant la condamnation à mort. De même que Nathalie, Saniel obéit enfin à sa propre justice et non à celle imposée par la société moderne.

* * *

Nous venons d'analyser *Le Docteur Claude*, *Conscience* et *Justice*, trois œuvres qui trouvent leur source dans l'affaire Couty de la Pommerais, en nous appuyant sur les éléments dégagés par Kiriow à propos de l'atavisme criminel chez Malot, ainsi que sur notre propre travail sur la lumière et l'ombre dans *Le Mari de Charlotte*. Dans *Le Docteur Claude*, œuvre qui prend sa matière du crime réel de l'affaire Couty de la Pommerais, la criminelle use d'un poison sauvage et agit jusqu'à la fin selon sa propre justice que l'on peut qualifier de primitive. Le héros des romans *Conscience* et *Justice* est inspiré du médecin criminel de la même affaire, mais Malot, en le peignant comme l'enfant de paysans primitifs, en fait un personnage dont le conflit intérieur, entre la lumière de la conscience et les ténèbres du crime, le conduira à se donner lui-même la mort, suivant en cela, lui aussi, sa propre justice primitive.

Cependant, l'objectif de Malot n'est pas de produire une explication du crime en alléguant l'existence d'êtres primitifs originellement différents des hommes modernes, dans la lignée du déterminisme professé par Lombroso à son époque : Malot n'oublie pas d'accuser la société moderne. À l'aide de la lumière aveuglante de la conscience qu'elle impose, elle accule les hommes primitifs qui vivaient jusque là dans leur justice ténébreuse. Mais cette société porte-t-elle, elle-même, le poids de sa propre conscience ? Subit-elle sa propre justice ? Malot se demande :

Quand une nouvelle évolution nous amènera-t-elle à punir [le crime] que la société commet envers l'humanité ? Quand la société, qui laisse le malheureux mourir de faim, sera-t-elle reconnue coupable au même titre que le misérable qui tue son semblable, parce qu'il a faim¹⁹⁾ ?

NOTES

- 1) Outre les travaux des historiens, on ne peut citer que *La Revue Perrine et Hector Malot, la morale et le droit* (Francis MARCOIN *et alli*, Paris : Magellan et Cie, 2014), publications réalisées par la Société des Amis d'Hector Malot.
- 2) Voir Aude FAUVEL, «Témoins aliénés et "Bastilles modernes". Une histoire politique, sociale et culturelle des asiles en France (1800-1914)», thèse soutenue en 2005 à EHESS. Son article sur Malot et la psychiatrie a été inséré dans la revue *Romantisme* («La voix des fous. Hector Malot et les "romans d'asile"», *Romantisme*, n° 141, 3^e trim. 2008, pp. 51-64).
- 3) Voir notre article, «La description littéraire de l'aliénation mentale chez Hector Malot», *Études de Langue et Littérature françaises* (SJLLF), n° 112, mars 2018, pp. 3-16.
- 4) Il nous semble possible d'utiliser le terme du roman policier pour désigner ces romans, en nous appuyant sur la remarque d'Elsa de Lavergne : selon elle, sous la Troisième République, c'est-à-dire au temps malotien, le roman policier a été divisé en plusieurs sous-genres tels que le «roman de victime» et le «roman de l'erreur judiciaire», dont le problème central n'est plus la découverte d'un «vrai criminel» mais peut être l'étalage de ses forfaits, ou bien le dévoilement de sa psychologie (voir Elsa DE LAVERGNE, *La naissance du roman policier français. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris : Classiques Garnier, 2009, pp. 48-55). Comme nous allons le voir, les trois romans de Malot, parus d'abord sous la forme d'un roman-feuilleton, remplissent ces conditions.
- 5) D'après Kiriow, la question de l'atavisme mêlé au darwinisme intéressait Malot depuis *Le Mari de Charlotte*. Voir Ivan KIRIOW, «Hérédité et atavisme criminel dans les romans d'Hector Malot», *Arts et savoirs*, n° 7, 2016, pp. 4-5.
- 6) Voir KIRIOW, art. cité, p. 6.
- 7) Hector MALOT, *Le Docteur Claude*, nouvelle éd., Paris : Charpentier et Cie, 1886, p. 269. Toutes les références renvoient à cette édition, dorénavant notée [D].
- 8) Zola est souvent inspiré par les œuvres de Malot. Le maître des naturalistes qui faisait donc des louanges sur Malot commence pourtant à le critiquer, dans les années 1870. Voir F. W. J. HEMMINGS, «La critique d'un créateur : Zola et Malot», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1967, n° 1, pp. 55-67.
- 9) Cesare LOMBROSO, *Homme criminel*, Paris : Félix Alcan, 1889, pp. 374-375.
- 10) Louis FIGUIER, *L'Homme primitif*, Paris : L. Hachette et Cie, 1870, p. 113.
- 11) Voir Hector MALOT, *Conscience*, Paris : Charpentier et Cie, 1888, pp. 93-94. Toutes les références renvoient à cette édition, dorénavant notée [C].
- 12) Pour plus d'informations sur cette question, voir E. DROUGARD, «Dostoevskij et Hector Malot», *Revue des Études slaves*, t. 14, 1934, pp. 204-211. Il nous semble plutôt, comme nous le suggérons ci-dessous, que Saniel se situe dans le courant des criminels-vengeurs sociaux dont le héros russe fait partie et dont l'origine se trouve dans la figure du meurtrier français Lacenaire. Cf. Katha-

- rine STRELSKY, «Lacenaire and Raskolnikov», *Times Literary Supplement*, 8 janvier 1971, p. 47.
- 13) KIRIOW, art. cité, p. 6.
 - 14) Voir FIGUIER, *op. cit.*, pp. 107-108.
 - 15) Hector MALOT, *Le Roman de mes romans*, Paris : Ernest Flammarion, 1896, pp. 246-247.
 - 16) Voir *ibid.*, p. 247.
 - 17) *Ibid.*, p. 248.
 - 18) Hector MALOT, *Justice*, Paris : G. Charpentier, 1889, p. 422.
 - 19) MALOT, *Le Roman de mes romans*, *op. cit.*, p. 247.